

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

TROISIÈME PARTIE — LA FORTUNE DES FAUSTOL

III.

Le barbu fit de la tête un signe amical et, sans souffler mot, continua de monter.

Bouche béante et le nez en l'air, le digne portier était resté un peu penaud du mutisme de son barbu.

— C'est drôle ! fit-il, on dirait qu'il a perdu sa langue.

— Ce monsieur n'est sans doute pas causeur, répondit Bourguignon qui, tout en parlant, tendait une oreille méfiante vers l'étage supérieur.

— Lui, pas causeur, allons donc ! C'est une vraie pie borgne... c'est-à-dire qu'il m'assourdit par ses questions sur tout le monde de la maison quand il est dans ma loge. Figurez vous que...

Si Mathis n'acheva pas sa phrase, c'est que Bourguignon, rentré brusquement chez lui, venait de s'enfermer en le congédiant par ces mots :

— Au revoir, cher ami.

Et pendant que le concierge, interloqué, regardait vainement la porte, le vieux domestique, de l'autre côté, était en train de se dire :

— J'en suis certain, le barbu est doucement revenu sur ses pas pour écouter notre conversation... Je ne reconnais pas ce gaillard-là, et pourtant j'ai déjà vu son regard.

Il fut interrompu dans ses pensées par les coups que Mathis frappait à la porte en criant :

— Eh ! ouvrez-moi... j'ai oublié de vous parler d'une importante commission qui m'a été donnée.

A cet appel, la porte tourna aussitôt sur ses gonds, mais au lieu de tenir le portier sur le seuil de l'antichambre, le valet l'attira par le bras :



... elle lui glissa dans la main le couteau du garde-chasse.

laquelle se glissait, en une raie claire, le jour de l'escalier.

Mathis n'avait pas encore parlé que cette bande lumineuse, observée par le vieux serviteur, se tachait de deux points noirs.

— Voilà les pieds du barbu qui écoute à la porte ce qu'on dit dans l'antichambre, pensa le vieillard sans broncher à cette découverte.

— Entrez donc, offrit-il. On gèle sur le carré.

— Oh ! je n'en ai pas long à vous dégoïser. Je savais bien que j'étais monté pour deux choses, d'abord pour la mansarde. Voici de quoi il s'agit.

Bourguignon l'arrêta d'un geste de main en disant :

— Je ne sais pas si c'est que je viens d'attraper un coup d'air dans l'escalier, mais j'ai les oreilles d'un sensible... d'un agacé... Vous m'obligeriez beaucoup en parlant tout bas.

— Tiens ! ordinairement un coup d'air rend sourd... Soit ! je vais adoucir mon organe.

Et le concierge se pencha à l'oreille du bonhomme pour lui souffler :

— Comme ça ? Est-ce suffisant ? Je ne vous fais pas souffrir ?

— Oui, c'est bien le ton qu'il me faut, dit Bourguignon qui, lui aussi, baissa la voix pendant que son œil fixait la partie inférieure de la porte du carré, sous

Puis, allongeant le cou, il mit sa tête devant la figure du portier pour l'empêcher de rien voir.

—Là, fit-il, je vous écoute... bien doucement, je vous en supplie... sans quoi j'endurerais le martyre.

—J'ai oublié de vous annoncer qu'une dame, il y a une heure, est venue demander si M. Avril était rentré...

—Une jeune dame ?

—Euh ! euh ! pas précisément du beurre frais de ce matin, mais belle ! oh ! belle !

—C'est Mme d'Armangis, se dit aussitôt Bourguignon.

—Quand je lui ai répondu que monsieur était toujours absent, elle a eu l'air d'avoir avalé de travers... Puis est arrivée une pluie de questions : si je savais où M. Avril pouvait se rencontrer ? à quelle heure il rentrerait, etc., etc.

—Elle était troublée ?

—Non, pas troublée... plutôt nerveuse.

—Bien. Continuez.

—Après son interrogatoire, elle a tiré une bourse de sa poche et, en me mettant trois louis dans la main, elle s'est informée si j'avais de la mémoire. Alors elle m'a chargé de dire à M. Avril de la venir trouver s'il était curieux d'apprendre ce qui était arrivé après son départ de chez Mme de Jozères.

A cette nouvelle que Paul, envoyé par lui à la Cardeze, s'était présenté, malgré sa défense, chez Mme de Jozères, une terrible colère gronda au cœur de Bourguignon.

Mathis avait continué :

—Quand, pour savoir son nom, je lui ai demandé de quelle part je transmettrais la commission à M. Avril, elle a remis encore la main à sa poche... j'ai orné à de nouveaux louis... mais, pas du tout... Cette fois elle a tiré un calepin rouge dont elle a déchiré un feuillet qu'elle m'a tendu en me disant que M. Avril saurait bien de qui venait cette page arrachée.

Et le portier mit la main à son gousset pour y prendre le papier en ajoutant :

—Ah ! bien m'a pris de ne pas être curieux, car j'aurais perdu mon temps à vouloir en lire l'écriture.

Au premier coup d'œil, Bourguignon reconnut le grimoire de M. de Saint-Dutasse. C'était une page du carnet que Paul avait laissé entre les mains de Mme d'Armangis en partant de la maison de Olichy-sous-Bois.

Après avoir feint de chercher à comprendre, le valet empocha la feuille en disant :

—Le fait est que c'est vraiment inintelligible. Après tout, c'est affaire à M. Avril de savoir ce que cela signifie, car j'aime à croire que cette dame ne lui enverrait pas cette écriture s'il ne savait pas la déchiffrer.

Tout en parlant, le vieillard tournait son regard vers la porte du carré. La raie lumineuse s'y montrait à présent intacte dans toute sa longueur. L'ombre des deux pieds de l'écouteur avait disparu. Sans doute que, désespérant de rien entendre, il avait renoncé à son espionnage et opéré sa retraite.

—Allons, père Mathis, au revoir. Soyez certain que je transmettrai vos commissions à mon jeune maître dès qu'il rentrera, reprit le serviteur en se levant de la banquetto de l'anti-chambre.

—Surtout la commission de la mansarde, n'est-ce pas ? Mon locataire est si impatient de sortir de son trou que je serais heureux de pouvoir le satisfaire.

—Oui, oui, comptez-y... Si la chose dépend de moi, soyez certain que votre barbu aura sa mansarde.

—Bon, Je retourne à ma loge... Soignez bien vos oreilles, recommanda le portier, se décidant enfin à partir.

Après avoir refermé derrière le bavard, Bourguignon se tint contre la porte, écoutant s'éloigner Mathis qui descendait lourdement. Quand le bruit des pas se fut affaibli dans les profondeurs de l'escalier, le valet retira promptement ses chaussures.

—Maintenant, à mon tour, dit-il.

Alors, ouvrant la porte bien doucement, il s'élança sur l'escalier et, grimant à l'étage supérieur, il s'engagea dans le long couloir qui menait à ce que le concierge appelait le trou de son locataire.

—M. de Saint-Dutasse avait pour maxime que la méfiance est la mère de la sûreté. Je crois que c'est le vrai moment de mettre ses leçons en pratique, pensait-il en avançant d'un pas léger.

A mesure qu'il s'allongeait loin de l'escalier, dont la fenêtre éclairait son entrée, le couloir, ainsi que l'avait dit le père Mathis, s'assombrissait davantage. La plus profonde obscurité régnait à l'autre extrémité.

—Eh ! eh ! pensa gaiement Bourguignon, il paraît que les plus malins ne songent pas à tout... il est vrai que le barbu ne s'attend pas à ce que je vais lui rendre la visite qu'il a bien voulu me faire.

La joie du vieillard était motivée par un point rougeâtre qui, comme une étoile dans la nuit, piquetait dans les ténèbres du fond du couloir. O'était, à n'en point douter, un rayon de lumière passant par le trou d'une serrure.

—Il a allumé une chandelle pour s'éclairer dans son taudis, murmurait le bonhomme en s'approchant à pas de loup.

Arrivé devant la porte, il mit son œil au trou de la serrure et examina l'énigmatique locataire.

—Tiens ! il a une fausse barbe ! se dit-il, en tressaillant à la vue de l'occupation à laquelle se livrait en ce moment celui qu'il espionnait à son tour.

Telle était l'exiguïté du local, où n'aurait pu tenir un lit, que tout le mobilier du locataire se composait d'une malle, de deux chaises et d'une étroite table sur laquelle, à côté d'un pot à l'eau et de sa cuvette, se trouvaient une demi-douzaine de petits pots et divers ustensiles de toilette.

Quand son guetteur avait mis l'œil au trou de la serrure, l'inconnu, assis devant sa table et tenant une glace de poche dans la main gauche, était occupé, de l'autre main, à bien ajuster cette épaisse barbe noire qui faisait l'admiration du portier. A la voir, sous les doigts qui la remuaient, se déplacer d'un ou deux centimètres sur les joues, Bourguignon avait compris tout de suite que l'ornement touffu était faux ; mais malheureusement le postiche, déjà appliqué sur la face avant son examen, suffisait pour qu'il lui fût impossible de trouver cette rassemblement qu'il cherchait.

—Bon... de la peinture à présent ! continua-t-il en apercevant le suspect personnage, qui, après avoir définitivement fixé en place la barbe et les moustaches, se promenait sur le nez un pinceau qu'il avait d'abord trempé dans un des petits pots placés devant lui.

L'œil attaché sur le miroir dans lequel il suivait les évolutions de son pinceau, le locataire apparaissait bien de face, la tête décoiffée de cette casquette qu'il portait au moment de la rencontre sur l'escalier. Quand Mathis l'avait comparé à un bonnet à poil, il était dans le vrai, car sauf le nez et les yeux, alors que le front était abrité sous la casquette, tout le bas du visage disparaissait sous l'exubérante et factice toison.

—Le diable m'emporte s'il n'est pas en train de se peindre un nez de pochard ! se disait Bourguignon. Oui, va, mets-toi des tartines de couleur sur la peau, tu n'arriveras jamais à changer tes yeux, animal !... et je les connais... ainsi que ton front, que je vois maintenant bien à découvert... Saperjou ! saperjou ! comme jurait M. de Saint-Dutasse, est ce que je suis devenu bête ou vieillissant ?

Satisfait sans doute des soins donnés à son visage, le mystérieux personnage se recoucha de sa casquette, après avoir repoussé la glace et le pinceau à l'angle de la table, il se mit à examiner avec une extrême attention un objet de mince volume qu'il tenait délicatement entre deux doigts comme s'il craignait de l'écraser.

—C'est mou et brun... est-ce un cosmétique ? se demanda d'abord l'observateur.

A ce moment, pour mieux le voir en ses détails, l'inconnu approcha l'objet de la lumière et Bourguignon, en reconnaissant ce que regardait son homme, se releva tout surpris.

—Oh ! oh ! fit-il, mais c'est une cire molle sur laquelle il a bel et bien l'empreinte d'une serrure.

Cette fois il n'eut pas le temps de se remettre à son poste d'observation, car le bruit de la chaise déplacée lui annonça que l'autre quittait la table et qu'il allait sans doute partir. En cinq secondes, le valet eut atteint l'escalier et regagné la porte de son appartement, derrière laquelle il se tint aux écoutes, après l'avoir doucement refermée.

—Le voilà qui décampe, se dit-il en entendant le pas du locataire qui, descendu à son tour, arrivait sur le carré en assourdissant autant que possible sa marche.

La nuit était venue. La bande lumineuse du bas de la porte qui, une première fois, avait trahi l'inconnu, ne pouvait plus maintenant déceler sa présence. Mais en dépit de l'âge, l'oreille était restée bonne chez Bourguignon. Si légèrement qu'eût marché le faux barbu, le vieillard avait entendu qu'en passant devant la porte, il avait fait une très courte station.

—Bon, se dit-il, le voilà qui, crainte d'erreur, prend une seconde empreinte de la serrure.

Et, en même temps qu'il écoutait s'éloigner l'ennemi, il remit ses chaussures en murmurant :

—Un gaillard qui porte fausse barbe et s'occupe ainsi des serrures des autres ne doit être qu'un voleur.

Mais cette conclusion ne lui parut sans doute pas assez satisfaisante, car, après un petit temps de réflexion, il se reprit en disant :

—Qu'un voleur... ou un mouchard !

Tout en cherchant encore où il avait vu déjà le regard du locataire, il rentra au salon dans lequel l'attendait toujours M. de Valnac.

—D'où viens-tu donc ? Avais-tu oublié que tu me dois la suite de l'histoire de la Bédache ? s'écria François en le voyant apparaître.

Le vieillard secoua gravement la tête.

—Oh ! fit-il, je crois que le moment est passé de conter des histoires. Si je vous avais entamé celle des Faustol, c'était dans l'intérêt de Mme Jozères.

—Eh bien ! es-tu donc perdu tes bonnes dispositions en faveur de Léontine ?

—Non, mais l'heure n'est plus de parler, il faut agir... Je fais un danger... D'où vient-il ? Je ne saurais le dire.

Puis, saisi d'une soudaine fureur :

—Si, si, gronda-t-il, si, je sais d'où il vient... c'est, à coup sûr, de la stupidité orgueilleuse de ce Paul Avril qui, au lieu d'obéir, aura voulu encore agir de son chef... Malheur à lui si j'ai deviné juste !

Après avoir consulté du regard la pendule, Bourguignon continua :

—Qu'a-t-il fait, l'imbécile ! depuis ce matin qu'il est parti ? Quelle sottise l'a poussé chez Mme de Jozères, où je lui avais défendu de mettre le pied ?... Quels sont ces événements, passés après son départ, dont veut parler Mme d'Armangis ?

—Ma sœur ? fit de Valnac.

—Oui. Savez-vous qu'elle soit allée aujourd'hui chez Léontine ?

—Sans doute. C'est devant la demeure des de Jozères que ma sœur est descendue de ce fiacre qui nous a ramenés de Olichy-sous-Bois.

—Eh bien, il a dû se produire chez Léontine quelque fait grave dont Mme d'Armangis avait tellement hâte d'avertir Avril qu'elle est venue le relancer ici.

—Es-tu bien certain que ce soit Berthe ?

—Ne m'avez-vous pas dit que ce jeune homme avait laissé entre les mains de votre sœur le calepin rouge de M. de Saint-Dutasse.

—Oui, un manuscrit indéchiffable.

—La dame qui s'est présentée en bas a laissé, en guise de carte, ce feuillet arraché.

Et Bourguignon fouilla dans sa poche pour en tirer la page du carnet que Mathis lui avait remise. En tendant le papier à M. de Valnac, son regard se fixa sur les lignes tracées et, malgré son anxieuse préoccupation, un sourire apparut sur ses lèvres après cette lecture.

—C'est à croire que votre sœur a fini par comprendre le grimoire de mon défunt maître, dit-il.

—Pourquoi ?

—Parce qu'elle a précisément arraché du livre la page qui la compromet le plus.

Le regard effrayé du comte se fixa sur ce feuillet que nous demanderons à nos lecteurs la permission de leur transcrire :

G, d4 G5b3a2ff 5pp2ch53t t21j21s, 65ch5nt v4s c4tt4 2b4 bl5och4 q14 l5 c28t4ss4 5v53t 63s4 t21t 4xp4s p21 v4n3 5 c4 1nd4zv21s 5f3a q14 s2n 4p21x l5 d4e21v3t 6341x d5us l'26b4 d4 l5 n13t.

Q15nd l4 lss4 n4 flt plls q1'5 t4nt4-p5s d1 t53ll3s 21 3ls s4 t4n534nt, 65d564 d4 G5b3a2ff 61615 51 65lh4141x d'565ng3s :

—J4 t'5164 4t j4 d4t4st4 c4t h2664...653s, t5nt q1'3l s45 v3v5nt, j4 n4 p13s t'5pp5t4s3.

4t, 4n 6464 t46ps, 4ll4 l13 gl3s-5 d5ns l5 653n l4 c21t45 d1 g5j4-oh5s4.

—Je renonce à trouver la clef de ces mystérieuses lignes, s'écria François après un long et inutile effort.

—Elle est pourtant bien simple.

—Consentirais-tu à me la faire connaître ?

—Pourquoi pas ? dit Bourguignon. En redemandant à votre sœur le carnet de M. de Saint-Dutasse, vous y pourrez lire la suite de l'histoire de Faustol et de Françoise Bédache, veuve Pillois.

Après avoir laissé à M. de Valnac le temps d'essayer encore de trouver le secret du manuscrit, le valet reprit :

—Rien n'est plus facile, et je vais vous mettre à même d'en juger. Du plus beau moment de sa vie, qui s'était passée sous le Directoire dont il avait été un des plus fameux "incroyables," M. de Saint-Dutasse avait presque conservé l'habitude de ne pas prononcer les R. Cette lotte, à la longue, lui revint aux lèvres, mais elle ne put parvenir à reparaitre au bout de sa plume, et le chevalier la supprima dans tous ses écrits. Donc l'R a disparu du calepin rouge, puis les voyelles et la lettre M ont été remplacées par des chiffres qu'il posa dans l'ordre suivant :

6 5 4 3 2 1
M A E I O U

—Et puis ? demanda François, croyant que le vieillard s'était arrêté au milieu de son explication.

—Voilà tout. Ce qui complique uniquement la chose et la fait paraître indéchiffrable au lecteur, c'est l'épouvantable écriture de M. de Saint-Dutasse, qui ne se donnait pas la peine de former ses lettres, de sorte que cet amalgame de chiffres et de consonnes, tous à peu près illisiblement tracés, semble intelligible au premier coup d'œil. Étudiez d'abord avec un peu de soin l'écriture du défunt, et après, la clef aidant, vous pourrez couramment lire toutes ces histoires.

—C'est vrai ! oui ! c'est vrai !... je lis sans peine ! s'écria de Valnac qui, à mesure que Bourguignon avait parlé, s'était étudié à profiter des indications sur le feuillet qu'il tenait à la main.

—Voyons, donnez-m'en la preuve. Que contient cette page arrachée ? demanda le vieux serviteur.

Sans réfléchir au sens des phrases, le comte, ne s'appliquant qu'à deviner le mot, lut assez facilement les lignes suivantes :

"M. de Gabrinoff approchait toujours, marchant vers cette robe blanche que la comtesse avait mise tout exprès pour venir à ce rendez-vous afin que son époux la découvrit mieux dans l'ombre de la nuit.

"Quand le Russe ne fut plus qu'à trente pas du taillis où ils se tenaient, Mme de Gabrinoff murmura au malheureux d'Armangis :

"—Je t'aime et je déteste cet homme... mais tant qu'il sera vivant, je ne puis t'appartenir.—Et, en même temps, elle lui glissa dans la main le couteau du garde-chasse."

De Valnac, nous l'avons dit, ne s'était d'abord attaché, en commençant sa lecture, qu'à déchiffrer les mots ; mais à mesure que ces mots s'étaient succédés, la terrible signification des phrases qu'ils formaient avait épouvanté son esprit. Ce fut donc d'une voix qui s'était de plus en plus affaiblie, que le jeune homme finit par balbutier les dernières lignes du feuillet.

—Avais-je raison de vous dire que Mme d'Armangis avait eu la main heureuse quand, au hasard, elle a déchiré cette page ? reprit Bourguignon.

—Ainsi, dans ce carnet, tout est conté avec une aussi grande précision de détails ? demanda François en frissonnant.

—Oui, tout... et avec les preuves à l'appui.

—Mais ces preuves ?

—Oh ! elles sont en sûreté.

—Ici ?

—Non, fit Bourguignon. Elles seraient trop facilement volées. Aussi ceux qui ont voulu les y dénicher en ont été pour leurs peines.

—Ne crains-tu pas qu'elles soient dérobées dans l'endroit où tu les as cachées ?

—Qui diable aurait l'idée d'aller les chercher où je les ai mises !

—C'est donc en une bien mystérieuse cachette ?

—Non, la cachette est des plus simples... un enfant en inventerait une pareille.

—Où, chez un tiers, sans doute ?

—Naturellement.

—Et tu n'as pas peur que ce tiers abuse du dépôt ?

Bourguignon, avec un sourire moqueur, haussa les épaules à cette question.

—Lui ! fit-il, lui abuser du dépôt ? Mais il faudrait d'abord qu'il...

Mais le vieillard s'interrompit subitement, et la gaieté qui lui déridait la face s'éteignait en un clin d'œil pour faire place à un profond ébahissement.

—Saperjeu ! saperjeu ! saperjeu ! répéta-t-il sur tous les tons d'une énorme surprise.

Puis la réflexion sembla avoir eu promptement raison de son soudain étonnement, car il secoua tristement la tête en ajoutant :

—Décidément on devient bête en vieillissant !

—Qu'as-tu donc ? demanda le comte qui n'avait rien compris à cette scène.

—Oh ! c'est que je croyais avoir trouvé la pie au nid... et, pas du tout, je m'aperçois que je ne suis qu'un frano imbécile.

—Est-ce au sujet du dépôt des preuves dont nous parlions tout à l'heure qu'est venue ton exclamation ?

—Oui... c'est-à-dire non... mais, vous savez, une idée en amène une autre... et sans que je puisse parvenir à vous dire comment j'y suis arrivé, ma pensée m'a conduit à songer au locataire suspect qui habite cette maison.

—Un locataire suspect ?

—Oui et fort suspect... Ah ! tenez, voilà quo j'y suis à présent... Je me rends compte comment le souvenir de cet homme m'est venu. Vous me demandiez si mon dépositaire ne pouvait pas me voler les papiers. Cette idée de vol... ou plutôt de voleur, m'a conduit tout droit à songer au locataire en question qui cueille l'empreinte des serrures de porte.

—De quelle porte ?

—De la mienne.

—Mais pourquoi ne pas prévenir au plus vite la police qui le prendrait sur le fait ?

Bourguignon tourna la tête en riant.

—Nenni ! fit-il. J'aime mieux le pincer moi-même... car il y a quelque chose qui m'intrigue fort dans ce gaillard là.

—Quoi donc ?

—Je suis intimement convaincu que je le connais. Il a beau se tapisser le museau d'une fausse barbe, il n'a pu me cacher ses yeux et son front... Et je le connais si bien que lui-même m'en a donné la preuve. Il paraît que, dans la loge, il bavarde à en étourdir le portier... Or, quand Mathis et moi l'avons rencontré sur le carré, mon malin n'a pas desserré les dents pour répondre un seul mot à une phrase que lui adressait le concierge.

—D'où tu conclus ?

—Que mon faux barbu, sachant que sa voix ne m'est pas étrangère, n'a pas voulu se trahir devant moi... Aussi, depuis une heure, je ne cesse de me demander où j'ai déjà rencontré ces yeux-là.

—Et c'est ce qui t'a fait t'écrier : Saperjeu !

Cette demande rappela aussitôt la gaieté sur le visage de Bourguignon.

— Oh ! non, dit-il, mon saperjeu venait de ce qu'à ce moment-là je croyais avoir trouvé un nom à mettre sur la figure de mon homme.

— Quel nom ?

— C'était tellement bête de ma part que je n'ose vraiment pas vous le répéter... vous ririez trop.

— Dis tout de même, insista François.

— Figurez vous que j'ai eu la plaisance de m'imaginer que ce regard était celui de Caduchot.

— Caduchot ! répéta le comte en pouffant.

— Hein ! quand je vous disais que vous ririez !

— Dame ! mon vieil ami, il me semble que notre brave sourd, se mit il vingt barbes, serait toujours reconnaissable à son ventre.

— Aussi me voyez-vous confesser franchement ma stupidité... attendu que mon faux barbu... de même taille pourtant que le sourd... est un gargon trapu, solide, alerte et qui n'a bien juste que ce qu'il lui faut de graisse. De plus je...

Mais, au lieu de continuer sa phrase, Bourguignon la coupa net pour s'écrier brusquement :

— Eh bien, non, j'as beau me répéter que je suis un idiot, je ne me retirerai pas la conviction que c'est bien le regard de Caduchot.

— Deux personnes ne peuvent-elles avoir le même regard ? appuya de Valnac.

— Oui, mais il y a aussi le front... et c'est le front du sourd... je le vois encore quand, tête nue, il se peinturlurait un nez d'ivrogne... Tenez, il était comme ceci, avec son bras comme cela, et il se...

Il paraît qu'au milieu de ses souvenirs, un détail, d'abord négligé, vint se présenter plus précis à la mémoire du domestique, car son premier étonnement reparut aussitôt et il répéta encore :

— Saperjeu ! saperjeu !

Puis, avant que le comte pût l'interroger, il lui dit d'une voix précipitée :

— Attendez-moi dix minutes.

François retint le vieillard, qui allait s'élançer vers la porte de l'antichambre.

— Y penses-tu ? me laisser seul. Si M. Avril arrivait pendant ton absence... je ne puis me trouver en présence de ce jeune homme.

— Oh ! soyez tranquille, je ne vais pas plus loin que la loge du portier... Si Paul se présente, je l'arrêterai au passage.

Et, avant de s'éloigner, Bourguignon, après avoir encore interrogé la pendule du regard, murmura d'un ton qui trahissait une implacable résolution :

— Oh ! celui-là, j'ai idée qu'il jouit de son reste.

— Crains-tu donc qu'il ait commis quelque nouvelle sottise ? demanda le comte.

Sans répondre à cette question, le vieillard s'éloigna en répétant :

— Dix minutes, rien que dix minutes... je descends seulement chez le concierge.

Les dix minutes, puis dix autres encore s'écouleront sans que l'absent reparût. Au bout d'une heure, il n'était pas encore de retour. M. de Valnac était en train de se demander si Bour-

guignon ne l'avait pas oublié quand un coup de sonnette retentit à la porte d'entrée.

— C'est lui... il aura oublié d'emporter sa clef pour rentrer, se dit François.

Dans sa hâte à courir au-devant du vieillard, il avait négligé de prendre une lumière. L'obscurité la plus complète régnait dans l'antichambre quand il ouvrit la porte dont il avait trouvé la serrure à tâtons.

Au lieu du domestique attendu, de Valnac, à la lueur d'un quinquet qui, placé à l'étage inférieur de l'escalier, éclairait faiblement le carré, aperçut une femme drapée dans un long châle et soigneusement voilée.

— M. Avril est-il de retour ? demanda la visiteuse.

Au premier son de cette voix, de Valnac avait reconnu sa sœur, Mme d'Armangis. Mais, en même temps qu'il écoutait la demande de Berthe, le comte avait aussi entendu monter dans l'escalier le bruit d'un pas pressé qui escaladait les marches. Il attira vivement sa sœur à lui et referma la porte.

— Est-ce toi, Paul ? murmura Berthe dans l'obscurité.

— Chut ! fit François à voix basse.

Sans savoir pourquoi, le comte avait eu la soudaine pensée qu'un danger menaçait sa sœur et qu'elle était poursuivie. Tout sembla d'abord donner raison à cette supposition, car celui qui montait si précipitamment derrière Mme d'Armangis, s'arrêta devant la porte de l'autre côté de laquelle se tenait de Valnac.

— Ce n'est point Bourguignon, se dit le jeune homme, qui avait étudié le pas de l'arrivant, pas bref, alerte et n'ayant rien de commun avec la marche un peu traînante du domestique.

Malgré cette remarque, François crut s'être trompé en entendant le frottement d'une clef qu'on glissait dans la serrure.

— Il paraît que c'est lui et qu'il avait emporté sa clef...

Alors quel est donc l'événement qui lui a rendu ses jambes de vingt ans ? se demanda le comte.

Une subite et étrange remarque lui prouva aussitôt que ce n'était décidément pas Bourguignon qui cherchait à entrer.

Au lieu de franchement tourner dans la serrure, la clef s'agitait de droite et de gauche, cherchant à faire jouer le mécanisme sans pouvoir y parvenir.

— On essaye une fausse clef ! pensa François.

Au même moment, un juron, à demi étouffé, gronda de l'autre côté de la porte, et celui qui cherchait à s'introduire de si étrange manière, convaincu de l'insuccès de sa tentative, retira doucement la clef.

Après avoir voulu entrer par surprise, l'inconnu se décida enfin à se présenter d'une façon plus régulière, et bientôt, il fit tinter la sonnette.

Immobile et muette, ne sachant même pas si c'était Avril qui, à son entrée, lui avait murmuré ce chut qui réclamait son silence, Mme d'Armangis, debout dans un coin de l'antichambre obscure, avait assisté, fort surprise, à cet essai de fausse clef.

Après le coup de sonnette, M. de Valnac laissa d'abord s'écouler quelques secondes pour donner à croire qu'il arrivait du fond de l'appartement à l'appel de celui qui sonnait. Tout en n'ouvrant la porte qu'à demi, il eut encore soin de barrer cet étroit passage de sa haute et robuste personne, tout prêt à vigoureusement réprimer une brusque attaque.

Les moyens violents n'étaient sans doute pas du goût du visiteur, car, à peine le comte eut-il entrebâillé la porte, que le personnage, sans faire le moindre mouvement, se contenta de demander avec le plus effroyable accent auvergnat :

—Etes-vous monsieur Bourguignon ?

La très-légère lueur qui éclairait le carré permit à de Valnac de voir que l'habillement du questionneur répondait à son accent. Des pieds à la tête, c'était bien le costume d'un commissionnaire. Mais si ce commissionnaire apparaissait à peu près visible au regard du jeune homme, il n'en était pas de même de Francis qui, dans l'obscurité de l'antichambre, ne pouvait être aperçu par le charabia. Aussi ce dernier s'avança-t-il en disant :

—Voyons, êtes-vous M. Bourguignon ?

Au second pas qu'il essaya de faire, il heurta de la poitrine la main du comte qui le repoussa doucement :

—Que lui voulez-vous ? demanda de Valnac en même temps qu'il s'opposait à son entrée.

Soit que la résistance rencontrée, soit que le son de la voix du comte eût troublé l'Auvergnat, son accent du Cantal parut s'être notablement amélioré quand il reprit :

—Ce que je lui veux ?

Mais aussitôt il retrouva son affreuse prononciation pour continuer :

—Je veux lui dire que son maître, M. Avril, lui ordonne de venir le rejoindre tout de suite au café Procope, rue de l'Antienne-Comédie.

—Au café Procope ? Oh ! oh ! c'est bien loin, mon garçon, appuya Francis méfiant.

—Je dis ce qui est, voilà tout... et même le jeune monsieur a ajouté que c'était pour une affaire aussi grave que pressée. Voilà ma commission faite... maintenant, transmettez-la, si vous voulez, à M. Bourguignon... moi, je me moque du reste.

Et, cela dit d'un ton de railleuse insouciance, le commissionnaire allait s'éloigner quand de Valnac le retint par un coin de sa veste pour lui demander :

—Mais pourquoi n'avez-vous pas transmis votre commission à Bourguignon ?

—Puisque c'est vous qui venez vous présenter à sa place ?

—Ici, oui, c'est vrai... mais, en bas, dans la loge, où vous avez dû vous adresser avant de monter, n'avez-vous pas rencontré celui auquel vous avez affaire ?

—Dans la loge ? ricana l'Auvergnat, il n'y avait pas un chat quand je suis venu... sans compter que la porte cochère était toute grande ouverte, à cette heure où elle devrait être soigneusement fermée... Ah ! vous avez une maison drôlement gardée ! je vous en fais mon compliment.

Dès les premiers mots, Mme d'Armangis avait reconnu la voix de son frère. Remettant à plus tard le soin de s'expliquer la présence du comte chez Paul Avril, elle avait silencieusement écouté le dialogue. En entendant le commissionnaire parler de la loge déserte, elle se pencha vivement à l'oreille de son frère et, aussi bas que possible, elle lui souffla :

—Cet homme dit vrai.

Sa mission remplie, le suspect enfant du Cantal n'avait plus qu'à s'en aller. Il souleva sa casquette et, après avoir, de son soulier ferré, lâché une ruade qui avait la prétention de représenter une révérence, il fit un pas de retraite en prononçant un "Bonchoir, monchieu" du plus parfait accent. Mais de Valnac n'avait pas desserré les doigts qui tenaient la veste. D'un brusque mouvement de poignet, il retint le commissionnaire en lui disant d'une voix sèche :

—Oh ! ne filez pas si vite, mon brave. Attendez donc un peu, j'ai une autre explication à vous demander.

(A CONTINUER.)

L'HOMME DES GREVES

I.

Pierre Nouvelle, le baigneur, tenait dans ses bras la grosse baronne de S... L'énorme baigneuse se laissait porter à la mer avec un abandon ridicule. Elle avait passé l'un des bras autour du cou de son jeune maître nageur. Il avait à peine une trentaine de pas à faire avant d'atteindre le bord des vagues et de pouvoir leur confier son volumineux fardeau. Ses pieds enfonçaient dans le sable encore sec et chaud des rayons du couchant.

Tout à coup, une grande jeune fille blonde passa entre lui et la mer. Il s'arrêta pour lui faire place, et soit qu'il se crût arrivé en pleine eau, soit qu'il eût oublié la florissante personnalité dont il était momentanément dépositaire, il ouvrit les bras et lâcha la baronne, qui tomba lourdement sur le sable.

Ceci eut lieu en 188... aux bains de Saint-Malo, en Bretagne.

La jeune fille dont l'apparition fut si fatale à Mme de S... avait de fort beaux yeux, d'un bleu sombre où de longs cils se miraient comme des feuilles d'iris dans un étang. Ses longs cheveux blonds couronnaient d'une auréole son front marbré aux tempes de fines veines. Son nez était d'une régularité austère. Quand le sourire ouvrait l'aile sur sa jolie bouche épanouie, il l'animait comme le papillon d'or anime les lèvres demi-ouvertes d'une jeune rose. On admirait surtout ses mains mignonnes, aux ongles d'un blanc rosé et dont les joints étaient ombrés de fossettes.

Elle portait une longue tunique transparente, qui laissait deviner la cambrure gracieuse de sa taille svelte et souple.

Cette frêle jeune fille était douée d'un caractère chevaleresque et résolu. Sa droiture était incapable de prendre le pli des préjugés.

L'habitude du monde n'avait pu déflorer en elle cette exquise délicatesse de cœur qui reste l'apanage de quelques femmes d'élite. Noble de nom et d'âme, elle n'avait pas la religion des privilégiés ; elle avait reçu de son père une bonté généreuse sans affectation, de sa mère une beauté lumineuse sans recherche ; elle avait sans le savoir toutes les forces de la femme et pas une de ses faiblesses.

Son père, le colonel de Saint-Bertrand, avait conservé jusqu'à cinquante ans la forte candeur des âmes qui ne croient pas au mal parce qu'elles l'ignorent. Il avait une bravoure tranquille, servi par une vigueur prodigieuse. Il était grand. Ses cheveux très blancs, épais et courts, s'écartaient autour d'un large front sans rides. Son regard ordinairement doux et voilé, s'emplissait d'éclairs dans le péril.

Mme de Saint-Bertrand avait été mariée jeune, elle avait aimé son mari de cet amour unique, absolu, qui donne à l'âme sa plus noble, sa plus légitime expansion : la passion dans le devoir. Elle avait dû être fort belle, car le temps n'avait pu effacer les grandes lignes de sa beauté. Elle devait être bien bonne, car le culte de son mari pour elle n'avait pas vieilli d'un jour.

Ces deux exemples vivants d'héroïsme et d'amour avaient entouré l'enfance de Mlle de Saint-Bertrand. Elle s'appelait Emmeline comme sa mère, elle était le reflet de ces deux nobles types, le prisme idéal où s'étaient concentrés ces deux purs rayons.

II.

Le lendemain du jour où commence ce récit, Pierre était assis sur le sable, les mains croisées sur ses genoux. Il songeait sans doute à ses longs voyages (à vingt-quatre ans il avait fait trois fois le tour du monde) ; et son imagination errait sous l'ombre des baobabs énormes ; il écoutait en souvenir le profond murmuré des forêts vierges, il voyait assises sur les chaudes grèves les noires filles de la Calédonie, il entendait le doux parler des femmes d'O Taïti... ou bien il songeait à ses vieux parents, ensevelis au bord de la mer, à l'ombre des grands houx du cimetière de Saint-Thégonnec. Orphelin de bonne heure, il avait grandi dans la souffrance et l'isolement. Il avait beaucoup lu durant les loisirs du bord et savait s'exprimer avec une sorte de distinction.

Il n'avait pas de camarades, parce qu'il était sauvage et n'aimait pas boire.

Les matelots du port le détestaient ; mais nul n'osait le railler de ses instincts solitaires, car il avait la mélancolie et les rages farouches du lion.

N'ayant pu trouver d'embarquement au printemps de 1878, il s'était fait baigneur. Il avait déjà opéré plusieurs sauvetages et le maire l'avait proposé pour la croix. C'était peut-être à cela qu'il songeait en regardant la mer, lorsqu'il fut rappelé à la réalité par un frais éolat de rire.

Il se retourna et vit Mlle de Saint-Bertrand, qui donnait le bras à son père et... peut-être lui racontait l'aventure de la baronne, car elle riait en regardant le baigneur.

Pierre se leva brusquement, courut pieds nus vers les rochers du fort National, atteignit en trois bonds une crête de granit derrière laquelle il disparut ; puis, comme Emmeline quittait la grève, il se coucha sur le roc pour la regarder et suivit longtemps des yeux sa démarche lente et gracieuse.

— Pourquoi lui en voudrais-je ? se dit-il à demi voix ; si elle se moque de moi, elle a raison, j'ai agi comme un maladroit, cela me fera tort, la baronne n'a pas reparu depuis hier.

Les jours suivants, Emmeline revint plusieurs fois à la grève, tantôt avec le colonel, tantôt avec Mme de Saint-Bertrand, souvent avec tous les deux. Chaque fois qu'elle passait près de Pierre, elle le regardait en souriant. Lui aussi la regardait et la trouvait très belle.

Le quatrième jour une pensée subite lui vint : Pourquoi ne suis-je pas son baigneur ?

Puis il songea aux palmiers qu'on voit du large se balancer au bord du Delta que le Nil entoure de ses bras.

III.

La grève de Saint-Malo prend un aspect fort animé à l'heure des bains. Les cabanes des baigneurs s'approchent de la mer et se rangent en longues files ; beaucoup de belles étrangères brodent ou font de la tapisserie, assises sur des pliants ou sur des chaises de louage. D'autres se baignent. Les enfants que les commérages de leurs bonnes délivrent bientôt d'une surveillance mercenaire, courent, jouent au cerceau, construisent des forts de sable que la marée montante bat en brèche et prend d'assaut.

Parfois une musique militaire descend des remparts et s'arrête sur le sable. Les voix de cuivre vont se perdre au loin dans les rochers. Le flux mord la foule et repousse la ligne des cabanes. La clameur des vagues s'enfle et monte aux deux bouts de l'immense grève. La grève, ce terrain neutre que la mer cède à l'homme durant quelques heures, est le rendez-vous des oisifs, le

boulevard des boulevardiers en villégiature, le champ des petites manœuvres provinciales et des charges à fond de train sur les absents.

La famille de Saint-Bertrand y venait à mer basse.

Un jour, Pierre sortait de l'eau ; il fut abordé par le colonel, qui lui dit :

— Il paraît que vous êtes un fier nageur, mon gargon : voulez-vous donner quelques leçons à ma fille ?

Pierre regarda silencieusement M. de Saint-Bertrand ; l'aspect de cette noble figure lui inspira confiance, car il dit d'un ton grave :

— Bien, mon colonel, je suis à vos ordres.

Alors le père d'Emmeline se retourna vers elle et l'appela. Elle voulut commencer le jour même et dit à Pierre avec une raillerie douce :

— Seulement, promettez-moi de ne pas avoir de distractions.

Le marin se mordit les lèvres et ne répondit pas.

Une heure plus tard, la jeune fille courait à lui, bras nus et pieds nus.

Il l'emporta en courant vers la mer et entra dans l'eau à pas larges.

Il l'emmena un peu loin, nageant d'un bras, la soutenant de l'autre et parfois la forçant de nager presque sans la soutenir. Quand elle se sentait couler, elle serrait le baigneur d'une étroite instinctive, et Pierre était plus favorisé par cette égalité passagère que ne l'avaient jamais été les plus élégants valseurs, qui se disputaient le soir au casino la taille et la main d'Emmeline.

Il faisait ce jour-là une douce et chaude journée, la mer était fiède et traînait mollement sur le sable d'or les longs plis de sa robe bleue.

Au loin, sur l'azur des vagues, se détachaient de petites voiles blanches comme des ailes d'oiseaux de mer. Dans les profondeurs du ciel, quelques légers nuages blancs passaient.

Pierre aurait voulu être perdu avec Emmeline en plein Océan ; la vue de la terre l'importunait ; si près de la grève, il lui était trop facile de sauver sa baigneuse : qu'avait-elle besoin de lui ? Elle savait déjà presque nager, elle agitait gracieusement ses bras et ses genoux flexibles dans la transparence de l'eau. Bientôt pourtant, elle se sentit fatiguée ; il la ramena au bord et vint s'asseoir sur le sable. Il n'avait pas quitté sa place lorsqu'Emmeline sortit de sa cabane, fraîche et radieuse. Elle s'approcha du flot donnant le bras à son père, vit le jeune marin et lui fit un signe de tête amical.

Il devint pâle et n'osa la regarder.

Une heure plus tôt, quand elle était dans ses bras au milieu des belles vagues à crinières d'écume, il ne s'était pas senti troublé ; il était là dans son élément à lui, la baigneuse lui appartenait, il pouvait l'emporter sur son cœur à travers les flots avides de belles proies.

Mais quand il la vit parée pour le monde, au milieu d'une foule de jeunes habitués du casino, qui la saluaient avec une respectueuse admiration, il aperçut entre elle et lui l'abîme social.

IV.

Pierre avait un bateau qui lui servait à promener les familles étrangères. On louait souvent pour une journée sa barque et lui.

C'était une yole peinte en blanc, longue de treize pieds, et grée d'une voile. Emmeline ayant témoigné le désir de la voir,

il l'amena un jour dans la grève des baigneurs et demeura assis à l'avant, maintenant la barque à flot et poussant du font avec la gaffe. Ce jour-là Emmeline ne parut pas. Depuis une semaine, c'était le première fois qu'elle manquait l'heure du bain.

Pierre essaya de chanter une vieille chanson de gaillard d'avant, mais au premier couplet la voix lui manqua. Tout à coup il s'aperçut que l'avant de la yole touchait. Il sauta à l'arrière et pesa de tout son poids pour dégager la barque, quand une grosse lame sourde le jeta au plein. Pierre essaya vainement de la remettre à flot : l'extrémité de la quille s'était engagée dans le sable humide et mou, la mer baissait rapidement.

— Voilà ma journée perdue, se dit-il. Qu'avais-je besoin d'amener là mon bateau ? Je crois vraiment que je deviens fou.

Il ne se faisait guère illusion. Il commençait à voir clair dans l'état de son cœur comme dans l'état de l'horizon, il voyait poindre l'orage et pressentait un trouble vague et profond. Tout en lui était changé. Souvent il oubliait de vivre pour rêver. La pensée d'Emmeline le suivait comme son ombre et prenait possession de son existence.

Quand il l'avait vue drapée en sa tunique blanche, dont la brise soulevait à demi les longs plis austères, une éternelle tunique blanche traversait son imagination. Il ouvrait sa fenêtre et se penchait sur les ardoises pour regarder la mer au loin... Était-ce une voile ou bien une tunique indécise qui passait là-bas, derrière l'écueil ?...

Il rêvait d'îles enchantées et de femmes enchanteresses, avec des corsages blancs et de longues torsades de cheveux d'or. Et toutes ces femmes se ressemblaient, elles avaient le même sourire, le même regard, la même voix claire et douce. Le flot qui se roulait sur la grève mêlait au soir des bruits de soupirs. La brise effleurait la joue du jeune homme et lui semblait tiède comme une chevelure.

Heureusement, Mlle de Saint-Bertrand ignorait encore l'étrange passion qu'elle inspirait. Elle était fidèle à l'heure des lions.

V.

Un soir Emmeline vint trouver le baigneur et lui dit :

— Demain, tenez votre bateau à la pointe du Môle ; mon père et ma mère veulent bien m'accompagner ; vous nous conduirez loin, n'est-ce pas, monsieur Pierre ?

Le marin hochait la tête et tendit vers la mer sa large main.

— Voyez-vous ce nuage rouge, dit-il, si le ciel tient ce qu'il promet, il y aura du vent demain.

— Eh bien ! tant mieux, nous danserons.

— Et si le bateau chavire ?

— Vous nous sauverez ; du reste, il ne chavirera pas. Ainsi, c'est convenu, monsieur Pierre, demain matin à la pointe du Môle.

— Comme vous voudrez, mademoiselle ; seulement, s'il y a du vent...

— Je ne vous en voudrai pas, dit Emmeline en courant rejoindre ses parents, qui l'attendaient à quelque distance.

Quand Pierre fut seul, il regarda de nouveau le ciel et ses traits prirent une expression de joie sauvage.

— Par Notre-Dame, pensa-t-il, si la tempête éclate pendant que nous serons au large, nous piquerons une tête par le fond... Soit ! je la sauverai ou je la suivrai, et alors nul homme au monde.

Il fit un geste qui acheva énergiquement sa pensée.

(A SUIVRE)

VARIÉTÉS

Un jour d'éclipse de soleil, un gamin vendait des verres noirs.

— Combien les verres ? lui demanda un passant.

— Six sous.

— Mais, à ce prix là, tu dois gagner de l'argent ?

— Putt ! ça serait un bon métier, mais il y a trop de mortes-saisons. "

Un monsieur et une dame fort "grêlés" se parlaient de très-près aux Champs-Élysées.

Un gamin les aborde et leur dit :

— Donnez un sou au pauvre orphelin, monsieur et madame.

— Veux-tu bien déguerpir mauvais sujet !

— Oh ! oh ! ces têtes ! hurla le titi en s'éloignant, embrassez-vous donc, ça fera des gaufres ! "

— Dis donc. Banolé qu'est ce que le socialisme ?

— T'es bêtes ! Tiens, censément, nous, entrons chez un marchand de vin. T'offres une tournée et tu payes, j'en offre une et... tu payes.

— Oui, mais si je suis socialiste aussi ?

— Alors, c'est le marchand de vin qui paye.

— Et supposition qu'il est socialiste, lui ?

— Alors on se buche.

NOS PRIMES

Étant dans l'impossibilité de fournir plus longtemps le commencement du roman maintenant en cours de publication, nous en commencerons bientôt un autre du plus grand intérêt. En attendant, nous offrons aux nouveaux souscripteurs les avantages suivants :

● A toute personne qui nous enverra \$1.00 nous donnerons la collection de notre journal contenant les feuillets complets ci-après nommés : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique* ou *Le Nihilisme en Russie* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, plus le journal pendant un an.—La collection de ces trois romans embrasse plus d'une année et demie de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$2.00 nous donnerons la collection contenant *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *La Fille de Marguerite*, *Les Dramas de l'Argent* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, et le journal pendant deux ans.—Ces cinq feuillets comprennent près de trois ans de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$3.00 nous fournirons la collection complète de notre journal du 1er janvier 1881 au 1er juillet 1884, soit trois ans et demi, et notre journal pendant trois autres années. Cette collection renferme dix feuillets complets, ce sont : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *Un Échappé de la Bastille* ou *Écili l'Empoisonneur*, *Une Vengeance de Peau Rouge*, *La Grande Halte*, *La Demoiselle du Cinqième*, *Le Testament Sanglant*, *Les Dramas de l'Argent*, *La Fille de Marguerite* et *Les Meurtriers de l'Héritière*.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés recevra en prime toute la collection de trois ans et demi.

Nos abonnés actuels peuvent profiter de ces avantages.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnement avant que le prix de la souscription soit payé.

Les conditions d'abonnement sont :— Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année pour la livraison à domicile.

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Boîte 1986.

MORNEAU & CIE, ÉDITEUR.
475 rue Craig, Montréal.